

**CYCLES DE VIE, TRAJECTOIRES PROFESSIONNELLES  
ET STRATEGIES FAMILIALES**  
**Quelques réflexions méthodologiques à partir de travaux latino-  
américains**

Bruno LAUTIER  
GREITD-IEDES et GEDISST -

Ce texte a été présenté au séminaire: "Stratégies familiales et insertion sur le marché du travail", organisé à Rio de Janeiro les 4 et 5 octobre 1990, dans le cadre d'un accord CNRS/CNPQ entre le GEDISST (CNRS) et l'IFICS (Université Fédérale de Rio).

## INTRODUCTION

La biographie, et le récit de vie, connaissent dans la sociologie française récente un engouement certain; en tant que méthode, ils peuvent susciter l'appel à la prudence qui conclut une longue exégèse taxinomique [de Coninck, F. et Godard, F. 1989] (1) ou le scepticisme ironique [Passeron, J.C., 1989]. Néanmoins, le succès de l'approche biographique va grandissant, comme en témoigne le nombre des papiers (une centaine) présentés au "Research Committee" "biographie et société" du Congrès Mondial de Sociologie de Madrid (juillet 1990), ou, tout simplement, l'inflation de textes fondés sur cette "approche" dans la littérature sociologique récente.

Le scepticisme de Passeron (2) se fonde sur une critique méthodologique élémentaire: la méthode biographique mène à "l'évanouissement du problème théorique des traits pertinents de la description" (idem, p.5); inévitablement, la méthode biographique

---

(1) Cf. p.50: "La navigation biographique balance toujours entre deux écueils. Soit on considère que la biographie singulière n'est qu'un cas particulier d'un phénomène social général et on se trouve dans la situation de conférer à des cas particuliers le statut de type social. Soit on considère que chaque biographie est absolument unique et spécifique et, ne disposant plus de points de repère pour retenir les traits pertinents, on crée des montages épistémologiquement aberrants où le sens prolifère"

(2) Cf. art. cit., p.4: "Il me semble que, dans la conversion au travail biographique, l'avancée interprétative s'accompagne assez fréquemment de la tentation de jeter par-dessus bord tout ce qui ressemble, de près ou de loin, à une démarche de structuration des objets de recherche et à l'élaboration de méthodes visant à construire des structures synchroniques ou diachroniques: figures, types et modèles de cohérence, de continuité, de tempo ou de rupture"

amène à considérer que le trajet, la trajectoire ou la carrière (selon les options) parcourus sont significatifs d'autre chose que d'eux-mêmes, alors que rien ne l'assure ni ne permet de le contrôler.

Il n'y aurait là que le signe, bien banal, d'une nouvelle crise de la sociologie, crise qui glisse des paradigmes aux méthodes; en l'occurrence, la sociologie emprunte une méthode éprouvée de l'anthropologie, en la détachant du corpus de cette science, en en faisant une recette ou un slogan, ce qui mène aux interrogations citées plus haut. Mais, à mon sens, l'usage de l'approche biographique suscite d'autres questions; ce texte se propose d'en éclaircir deux, à partir d'un éclairage particulier, celui apporté par des recherches latino-américaines récentes sur la question des trajectoires professionnelles et des cycles de vie.

La première question est celle des raisons du caractère linéaire, sinon tracé d'avance, des trajectoires décrites; on semble n'y découvrir que ce que l'on savait déjà. Cette question peut être repérée à partir de l'analyse de la confusion qui règne autour des termes: trajectoire, trajet, carrière, qui entretiennent des rapports confus avec la notion de stratégie. Les trois premiers termes ne sont pas exactement synonymes: "trajectoire" a sans doute une connotation balistique, et quelque peu déterministe; "trajet" sous-entend qu'il y a eu choix entre des chemins, des bifurcations non-prédéterminées; "carrière" limite pratiquement l'analyse à l'espace professionnel (bien qu'on parle parfois de "carrière scolaire", voire matrimoniale (3) et présuppose l'ascension. Une fois qu'on les a constatés et nommés, le problème est dans l'interprétation de ces cheminements. On balance alors entre deux options: soit l'individu n'a fait que "transporter avec lui", comme un *impedimentum*, où qu'il aille, quoi qu'il fasse" [Passeron, J.C., *idem* p.22] un "habitus de classe" qui a fait qu'il ne pouvait devenir que ce qu'il est devenu puisque, tautologiquement, ledit habitus a été construit pour en venir là; soit, extension du paradigme de l'individualisme méthodologique bien connu des économistes néo-utilitaristes, l'individu a bâti une stratégie, recensant ses moyens, clarifiant ses fins et adaptant les uns aux autres. Certes, le postulat d'information parfaite ne peut être retenu, ce qui fait que la notion sociologique de stratégie est plus complexe qu'en économie: la trajectoire, au fil des événements biographiques, peut subir quelques virages; mais l'idée de stratégie garde, fondamentalement, le sens qu'elle a dans l'idéologie utilitariste. Les deux visions ne sont pas exclusives, bien au contraire: l'individu qui a bâti sa stratégie n'a, en fait, que rationalisé ce que, de toutes façons, son habitus lui commandait de faire (4). D'où l'aspect tautologique de bien des études sur le mode

---

(3) A tel point que, selon le mot de Passeron (*idem* p.22), "carrière" devient un "mot-tic" "mis à la sauce de n'importe quelle succession d'actes (délinquants, scolaires, amoureux, déambulatoires)".

(4) C'est, me semble-t-il, la position de Bourdieu [Bourdieu, P. 1980, p.90], quand il écrit

biographique, qui fait que le reproche de déterminisme excessif fait aux approches structuralistes par les tenants de l'approche biographique apparaît comme peu lucide.

L'hypothèse que je ferai est que cet aspect déterministe dérive - par delà la méthode- des conditions très particulières de l'insertion dans le salariat dans les sociétés européennes qui servent de cadre à la formulation de ces études biographiques. Si, rétrospectivement, tout semble joué dès le départ, c'est bien parce que la stratégie formulée dispose de degrés de liberté fort réduits, ce qui renforce l'appréhension proprement "balistique" des trajectoires. Et ce caractère réduit des degrés de liberté est oublié, naturalisé, par la sociologie qui fait de la linéarité des trajectoires plus le résultat de comportements que de déterminations externes. Les conflits de rationalités, les débats, sont limités à quelques moments nodaux (le mariage, les naissances, l'accès à la propriété du logement...).

Bien au contraire, les situations latino-américaines semblent montrer des stratégies beaucoup plus "ouvertes", des trajectoires imprévisibles, des espaces de conflits entre logiques beaucoup plus nombreux et diffus. A partir de là, le récit biographique retrouve une fonction heuristique, il nous apprend autre chose que lui-même. Et, en retour, on peut faire quelques conjectures sur les conditions auxquelles il en irait de même dans les situations européennes.

L'autre question suscitée par l'approche biographique est celle du sujet de cette biographie. En général, la biographie étant celle des "carrières", le sujet est l'individu. La nature même du récit permet d'évacuer la discussion sur le concept: l'individu existe, puisque nous le voyons parcourir sa trajectoire, et il le fait tout seul (la biographie produisant l'individu, on n'a pas à discuter ses conditions théoriques d'existence). Bien sûr, il s'agit d'un individu socialisé; la famille interviendra alors comme instance de socialisation, en même temps qu'elle produit les conditions (économiques, culturelles etc...) du trajet biographique (5). La famille réapparaîtra à divers moments (mariages, naissances, cursus scolaire des enfants, divorces etc...), mais sans jamais que la biographie soit la sienne, ni qu'elle apparaisse comme agent ou

---

que l'habitus nous fait exclure "les pratiques les plus improbables (...) avant tout examen, au titre d'impensable, par cette sorte de soumission immédiate à l'ordre qui incline à faire de nécessité vertu, c'est-à-dire à refuser l'impossible et à vouloir l'inévitable".

(5) Assez étonnamment, les institutions disparaissent le plus souvent du récit, au moins comme agent actif; c'est un cadre, certes présent, une sorte de paysage du trajet biographique, mais très rarement le milieu d'un processus de socialisation. C'est même vrai, de plus en plus, de l'école, sans doute parce que les approches biographiques sont sous l'emprise d'une conception pour laquelle l'école ne fait que sanctionner, dans son propre champ, ce qui était déjà là ailleurs.

comme acteur. Les approches en termes de stratégie utilitariste tendent à faire de la famille un moyen de cette stratégie, rarement un objectif, jamais un sujet.

Il semble que ce postulat individualiste soit également (malgré l'apparente évidence du caractère individuel des biographies) très lié au caractère salarial des "carrières" le plus souvent contées: le rapport au travail, et plus globalement à l'économie, est un rapport individuel du fait même que le salariat produit un individu économique. Par récurrence, l'appréhension de la scolarité est totalement liée à sa fonction de production d'une position initiale dans le salariat. Cette vision tend même, paradoxalement, à individualiser le rapport au patrimoine; dans sa vision étroite (possession de biens) ou large (patrimoine culturel, social, symbolique), le patrimoine est celui de l'individu (même si, bien sûr, il est transmis par la famille). D'où la question, de savoir si la famille peut être un sujet social ayant une histoire propre, formulant des stratégies qui sont autre chose que celles de son "chef". Ici encore, le détour par l'étude de situations latino-américaines me paraît riche d'enseignements, du fait même que le caractère moins linéaire des trajectoires fait émerger -certes confusément et de façon discontinue- cet autre sujet.

Le propos méthodologique du texte fera que, souvent, les exemples sur lesquels il s'appuie ne seront pas précisément décrits. Ce qui est recherché, plutôt que l'exposé de situations, plutôt que les récits, est bien la mise en lumière, grâce à l'effet de miroir de sociétés latino-américaines, des présupposés implicites qui guident la littérature sociologique française quand elle décrit des biographies et les stratégies qui les animent. De longs détours seront effectués, à commencer par celui qui constituera la première partie du texte; leur intérêt, me semble-t-il, est de montrer que certaines études latino-américaines n'ont pas renoncé à un objectif essentiel qui, pourtant, s'estompe quelque peu dans la sociologie française: comment construire théoriquement une image des rapports sociaux qui structurent la société, tout en théorisant les destins individuels ?

### **1- Des cycles de vie aux trajectoires et stratégies. L'exemple de la mobilité professionnelle en Amérique-latine.**

L'exemple dont je partirai commence à être bien connu: il s'agit de la mobilité triphasée: "secteur informel"- "secteur formel"- "secteur informel" dans les grandes villes d'Amérique latine. Certains travaux de Hugo Lopez Castano, qui a le plus précisément mis en lumière l'importance de cette question à propos des grandes villes colombiennes, étant disponibles en français (6) je serai bref, comme je le serai sur la

---

(6) cf. [Lopez Castano H. 1987] et [Lopez Castano H. 1989]. Ces travaux sont largement

critique (7) pour me concentrer sur les questions méthodologiques soulevées.

Grossièrement, la thèse d'Hugo Lopez repose sur une constatation. Aux âges jeunes (moins de 20 ans) une grosse majorité des actifs (environ 70 %) ont un statut d'informel dépendant (aides familiaux, salariés non déclarés de micro-entreprises, employées domestiques) ; 10 % sont travailleurs autonomes ou petits patrons, et 20 % salariés du secteur formel. Les actifs âgés d'un dizaine d'années de plus (20-29 ans) ont une structure statutaire très différente, les trois catégories ci-dessus représentant respectivement 32 %, 17 % et 51 % de cette population. Et, à nouveau, à des âges plus élevés (50-59 ans), on trouve une autre structure des statuts des actifs, avec les proportions respectives de 19 %, 48 % et 33 % pour les trois types de statut. La conclusion semble s'imposer d'elle-même: "Tout se passe comme si les jeunes commençaient leur vie active par le secteur informel, travaillant principalement comme salariés et aides familiaux dans les petites entreprises ; et, après avoir acquis en leur sein la discipline de travail nécessaire (et peut-être aussi une formation préalable) se déplaçaient -entre 20 et 30 ans- vers le secteur moderne en qualité de salariés. Et tout se passe aussi comme si - à partir de 30-40 ans- ils abandonnaient , de gré ou de force, ces emplois pour s'établir, de nouveau dans le commerce informel, de manière indépendante, en qualité de "travailleurs à leur compte" ou de patrons de petites affaires" [Henao M.L., Lopez Castano H. et Sierra O., 1987 p. 16].

Cette analyse permet de poser une multitude de problèmes méthodologiques fondamentaux, mais occultés par la précaution oratoire du "tout se passe comme si...". En gros, cette expression tend à signifier qu'on peut décrire un "cycle de vie type" organisé par cette mobilité triphasée, et s'il est typique , c'est bien parce que chacun des états de ce cycle de vie ("informel dépendant", formel, "informel indépendant") regroupe une majorité (ou presque) des actifs à chaque phase (respectivement: 70, 51 et 48 %).

Il y aurait donc une convergence de l'analyse "macro" (le cycle de vie type existe massivement) et de l'analyse au niveau individuel, celui des biographies et des stratégies. Le travailleur, connaissant empiriquement l'existence de ce cycle de vie-type, formule des stratégies sous contrainte

---

inspirés de la recherche du CIE de Medellin pour la "Mision del empleo" [Henao, M.L., Lopez Castano H. et Sierra, O., 1986] résumés dans [Henao, M.L., Lopez Castano H. et Sierra, O., 1987].

(7) Que j'ai développée dans deux textes récents, [Lautier, B., 1990 a)] et [Lautier, B. 1990 b)]. Je ne reviendrai pas sur la question de savoir s'il existe effectivement des "secteurs", formel et informel (question largement développée dans la première des références ci-dessus), et me limiterai à l'acception empirique retenue par les statisticiens colombiens des deux secteurs.

(ce qui est signifié par l'expression : "de gré ou de force"). Avant 20 ans (en supposant qu'il n'est pas dans le système scolaire, puisqu'on traite des actifs), il sait qu'il ne sera pas embauché dans le secteur formel; il va donc chercher à apporter un complément de revenu à la famille, soit dans le cadre de la micro-entreprise familiale, soit du salariat non-déclaré, tout en se forgeant une expérience du travail et en acquérant une qualification sur le tas. Agé de 20 ans environ, il pourra postuler à l'emploi formel. Mais, sachant que dans 15 ou 20 ans, il en sera éjecté, il pré-conforme sa stratégie à ce devenir objectivement probable: il va donc chercher à constituer une épargne, à développer un réseau de relations, ou certaines compétences particulières, qui lui permettront de s'établir dans de bonnes conditions comme indépendant ou petit patron. Comme une stratégie n'est pas toujours réussie, une partie se retrouvera dans le "bas de gamme" du secteur informel, vendeurs ambulants ou petits prestataires de services. La confrontation des deux modes d'analyse (cycle de vie déduit du niveau macro et approche biographique) permet de mettre en lumière le rôle de la subjectivité: même s'il sait qu'il sera licencié du secteur formel, le salarié peut en même temps désirer le fuir, fuir sa discipline et ses conditions de travail. Il sait aussi que les petits patrons et une bonne partie des indépendants ont des revenus moyens supérieurs à ceux des salariés formels, et sa sortie du salariat, même subie, peut être considérée à la fois comme économiquement et psychologiquement rationnelle. Et, comme le travailleur sujet de la stratégie connaît la faiblesse de la protection sociale (particulièrement en matière de retraites), il met en oeuvre, par l'auto-emploi, une stratégie anticipatrice.

De multiples récits de vie confirment cette analyse, essentiellement recueillis auprès de petits patrons et indépendants âgés. L'approche biographique permet de donner une consistance à l'hypothèse formulée en termes de : "tout se passe comme si", puisque, effectivement, les discours recueillis montrent que la stratégie a existé, que les contraintes ont été perçues, et qu'il y a un lien entre le niveau de réussite des stratégies et la perception de ces contraintes.

Le problème est que cette analyse de la mobilité, malgré l'apparente évidence, ne peut pas être déduite des statistiques montrant la structure des actifs par statut résumées plus haut. En effet - et dans le même cadre d'analyse que celui de Hugo Lopez, celui d'une coupe transversale-, on s'aperçoit que la prise en compte des variations des taux d'activité selon l'âge interdit de postuler cette mobilité. En Colombie, par exemple, le taux d'activité des 15-19 ans n'est que de 36 %, contre 72 % pour les 20-29 ans, ce qui fait que les "informels dépendants" (qui forment, rappelons-le, 70 % des actifs de la première classe d'âge), ne forment que 25 % de cette classe d'âge, inactifs compris. Et, formant 32 % des actifs de la seconde classe d'âge, ils forment 23 % de celle-ci, soit à peu près la même proportion. On est alors tout autant en droit de

supposer que les travailleurs du secteur formel âgés de 20 à 29 ans viennent directement de l'inactivité, que de supposer qu'ils viennent du secteur informel ; quant aux "informels dépendants" de 20 à 29 ans, le plus probable est que ce soient les mêmes que ceux de l'âge précédent (8). A l'autre bout de la chaîne, le raisonnement peut être reproduit, puisque les 50-59 ans ont des taux d'activité de seulement 57 % (du fait, essentiellement, de la forte chute de l'activité féminine). On peut aussi bien affirmer que les travailleurs formels passent directement à la retraite qu'affirmer qu'ils deviennent informels indépendants. Un calcul du même type que celui cité en note (8) montre, que dans les hypothèses les plus favorables, 13 % d'une classe d'âge suit la mobilité: formel - "informel indépendant"; dans les hypothèses les plus défavorables, 0 % .

On est donc confronté au problème suivant: le cycle de vie-type est déduit d'une première analyse statistique. Il est confirmé par les récits biographiques, et par l'analyse sociologique qui reconstitue les stratégies qui ont présidé aux choix de mobilité, et montre leur cohérence tant interne qu'externe (avec la logique des firmes, qui se débarrassent des travailleurs âgés, et "usent" les jeunes à travers les conditions très dures de travail; et avec la logique de l'Etat qui fait ainsi, si on peut dire, l'économie de l'Etat-providence). Mais ce cycle de vie-type se révèle, dans le même champ méthodologique qui a présidé à sa construction, fort peu typique, voire inexistant. Que "confirme" alors l'analyse sociologique fondée sur les récits de vie? Plus précisément, n'a-t-on utilisé que des récits de vie exceptionnels, en les faisant prendre pour la norme au nom de résultats macro-statistiques vraisemblables, mais erronés ? Ou, dit autrement, l'analyse biographique permet-elle de prouver n'importe quoi, dès lors qu'on a fait admettre d'une façon ou d'une autre la vérité de ce qui est "prouvé", de façon redondante, mais dans un autre champ ? La question, au moins pour les sociologues latino-américains, a quelque importance : c'est toute l'interprétation des stratégies individuelles et familiales, liées à cette mobilité inter-statutaire (alors que celles qu'on rencontrerait en Europe seraient fondamentalement différentes, puisque se déployant quasi-exclusivement dans l'espace salarial), qui en dépend.

En fait, situation paradoxale, l'image du cycle de vie type peut être partiellement sauvée parce qu'un certain nombre d'hypothèses qui ont (de façon abusive, on vient de le voir) présidé à son élaboration, sont fausses ou trop simplificatrices. Celle dont découlent les autres, très classiquement discutée, est celle selon laquelle on peut faire des

---

(8) Une discussion précise nécessite la mise en jeu d'hypothèses complémentaires sur les formes de mobilité entre tous les statuts. C'est ce que j'ai fait dans [Lautier, B., 1990a) p.99 sq.]. Selon les hypothèses retenues, ce ne sont que 2 à 8 % d'une classe d'âge qui se révèlent suivre la mobilité: "informel dépendant" - formel; le "tout se passe comme si" est donc bien abusif.

déductions longitudinales d'une analyse transversale, ce qui revient à gommer l'effet de génération: rechercher dans la structure actuelle des actifs un "cycle de vie" qui aurait été celui parcouru par les actifs âgés dont on fait la biographie pour "confirmer" ce cycle de vie revient à supposer que rien n'a changé, pendant trente années ou plus, tant dans la structure des emplois que dans la conjoncture économique et démographique, ou dans les comportements et les formulations de stratégies. Or, si l'on tente d'éclaircir cet effet de génération, on s'aperçoit qu'il joue un rôle majeur, d'autant plus important que l'Amérique latine a connu en une quarantaine d'années un important mouvement de migration et de salarisation. Ainsi, si l'on se réfère aux travailleurs de 50 à 60 ans interrogés au milieu des années 80 (donc nés vers 1930), on voit qu'ils ont pu effectivement intégrer le secteur formel aux débuts du grand mouvement d'industrialisation des années 50, puis le quitter dans les années 70, dans une période où un second mouvement d'industrialisation, par l'augmentation de l'emploi urbain et des revenus qu'il engendrait, permettait de faire croître la demande solvable, dont une partie importante s'adressait au secteur informel. La législation du travail (formel) résistant encore à cette époque, ces transfuges du secteur formel pouvaient souvent obtenir des indemnités de départ et les cumuler à une épargne préalable. Les éléments de base de la formulation et de la mise en oeuvre de cette stratégie de mobilité étaient réunis (bonnes perspectives de marché, possibilité de mobiliser un petit capital...), et ce d'autant plus si on considère l'augmentation de l'activité féminine.

Rien ne permet de postuler que ces circonstances historiques vont se reproduire pour les jeunes qui sont au début du supposé "cycle de vie"; à cela il y a tout d'abord des raisons macro-économiques: le mouvement de salarisation est bloqué; le taux de salarisation étant pratiquement stable, l'entrée dans le salariat formel pour les jeunes est limitée par cette stagnation de l'emploi, et est d'autant plus difficile que les sorties "volontaires" vers 40 ans se réduisent, du fait même de la réduction des possibilités d'accès au "haut de gamme" du secteur informel (en particulier parce que la croissance de la demande solvable adressée au secteur informel est elle aussi stoppée, du fait même de la stagnation de la masse salariale distribuée par le secteur formel).

Ensuite, il y a des raisons démographiques. La théorie des "cycles de vie triphasés" reposait sur l'hypothèse implicite que les générations étaient de même volume. Or, les générations âgées, de 50 à 60 ans, sont (en Colombie) exactement trois fois moins nombreuses que celles de 20 à 29 ans: il est évident que les places de micro-entrepreneur étaient plus faciles à prendre il y a dix ou quinze ans qu'elles ne le seront dans quinze ans.

Enfin (sans être exhaustif), les pratiques des firmes ont changé; d'une part, elles privilégient de plus en plus, dans certaines branches, les



jeunes directement issus du système scolaire, l'aspect "formation sur le tas" dans le salariat des micro-entreprises jouant un rôle de plus en plus faible dans les critères d'embauche; même si les firmes formelles continuent à embaucher des jeunes non formés, elle le font dans des positions précaires, avec une forte rotation qui exclut la stabilisation pendant 15 à 20 ans dans le secteur formel (9). La thèse sur les "cycles de vie triphasés" est donc à la fois vraie et fausse: vraie, car elle représente bien les carrières passées d'un grand nombre de personnes, mais ce à cause des conditions très particulières qui ont régné dans les trente ou quarante années passées, et dont on peut affirmer qu'elles ne se reproduiront pas. Fausse, parce qu'elle repose à la fois sur une erreur et une série de simplifications méthodologiques. Que les deux, en quelque sorte, s'annulent, n'empêche pas que cette thèse doive être rejetée.

Cet exemple, brièvement rappelé (et qui vaut, malgré son origine colombienne, pour toute l'Amérique latine) mène à une série de considérations méthodologiques concernant le sens de l'accumulation des récits. La littérature latino-américaniste est pleine d'interviews de travailleurs âgés faisant ces récits de mobilité "triphase"; une première chose que l'on peut noter est le biais important apporté par le fait que l'on interroge essentiellement des actifs (informels), et presque jamais des inactifs. Une seconde est que, à supposer qu'ils soient représentatifs de situations passées, ces récits n'ont aucune vertu prédicative; ce n'est pas parce que x centaines ou milliers de travailleurs interviewés ont suivi ce type de trajectoire qu'il a une quelconque chance de devenir dominant. A quoi servent alors ces récits, et la question est-elle de même nature que celle que pose, par exemple, Passeron à propos de la sociologie française ?

Dans la littérature latino-américaine (et surtout brésilienne), ce qui frappe dans les récits de vie de travailleurs "adultes" est l'instabilité, voire l'errance: la mobilité géographique se double d'une mobilité inter-statutaire, le sujet apparaît comme balloté; ses points de repère sont flous (souvent, seules les dates des contrats de travail formalisés sont rappelées avec précision). La forte mobilité (au moins d'un emploi à l'autre) est même le fait des travailleurs qui occupent des emplois très "formalisés", qualifiés et relativement bien rémunérés (10). A s'en tenir à

---

(9) D'ailleurs, on peut émettre des doutes, même pour la période passée, sur l'idée de stabilisation pendant 15 à 20 ans dans le secteur formel. Qu'il y ait, par exemple, 51 % des actifs de 20 à 29 ans salariés du secteur formel ne signifie pas que la moitié des gens restent dix ans dans ce secteur; cela peut aussi signifier que la totalité "tourne" entre les deux secteurs, en restant la moitié du temps dans chacun. Les récits de vie de travailleurs d'une trentaine d'années présentent les deux situations, sans qu'il soit possible de déterminer la probabilité de chacune. En tous cas, le "cycle de vie type" est à nouveau mis en question.

(10) Les travailleurs du pôle de Camaçari, dont Michel Agier et Nadya Castro [Agier, M. et Castro, N., 1989] retracent les itinéraires de vie sont, statutairement, "stables"; pourtant

ce type de récit, le chercheur ne pourra aboutir qu'à un constat plat : instabilité, rotativité etc...

Par contre, quand il s'agit de travailleurs âgés, presque tous situés dans le secteur informel (et ceux qu'on interviewe le plus souvent sont les micro-entrepreneurs, parfois les indépendants, mais à revenus relativement élevés), l'image qui est proposée (à la fois par l'interviewé et l'interviewer qui reconstruit l'entrevue) est celle d'une carrière aboutissant à la situation actuelle, qui aurait été à la fois voulue et intériorisée comme probable. La biographie semble donc jouer une double fonction: pour celui qui se raconte, elle est l'occasion de se reconstruire un destin, de réinterpréter les événements et aléas en les replaçant sur une ligne qui, quoique n'étant pas droite et ascendante, est au moins continue et a un sens. Cette réinterprétation "colle" plus ou moins bien avec le schéma préconstruit du chercheur, pour qui elle joue une fonction de conciliation du micro-social et du macro (économique et social): par une sorte de miracle scientifique, la visée "structurale" sur la société (une articulation complexe de formes d'emplois et de statuts, un ensemble de circuits économiques et de relations monétaires entre les formes de production, l'intégration par les firmes et l'Etat dans leurs politiques de comportements a priori très différents de ceux qui caractérisent les sociétés pleinement salariales) est rendue adéquate avec l'approche individuelle, puisque c'est la vie même de l'individu, tel qu'il se raconte, qui est l'image de ces articulations. Et (ce qui émergeait de la critique faite plus haut du schéma de mobilité triphasée), on en oublie le problème de méthode majeur: une succession d'états chez un même individu - quelle que soit la rationalisation qu'on en fait- n'a jamais permis de dire qu'ils étaient articulés, à un moment donné, entre plusieurs individus. Si articulation il y a, son analyse ne peut être produite qu'à un niveau directement "macro"; et l'approche biographique n'est à ce niveau pas pertinente.

Cette réflexion mène, en retour, à s'interroger sur le sens de l'usage des récits biographiques dans la sociologie française (ou, du moins, dans sa partie qui se consacre à l'étude des carrières professionnelles), en comparaison avec le même usage dans la sociologie latino-américaine. Si l'on rationalise les trajectoires des travailleurs latino-américains en termes "balistiques", c'est-à-dire en faisant une interprétation déterministe, les déterminations apparaissent largement extérieures à l'individu et à sa famille: la migration, l'accès à tel ou tel emploi, le passage par l'école etc... sont affaires de circonstances avant tout sociales (boom ou recession économique, politiques publiques, crise

---

ils ont eu des changements d'emploi très fréquents, et souvent plus fréquents que les travailleurs "informels" de Salvador (mais, bien sûr, cette considération est biaisée par un effet d'âge).

agricole...) (11). Dans une situation où la mobilité professionnelle a été intense pendant plusieurs décennies (non seulement au long du cycle de vie, mais même le plus souvent en très courte période), les interprétations en termes d'*habitus* paraissent largement inopérantes; autant d'ailleurs qu'un structuralisme qui verrait dans les rapports sociaux un mode de positionnement dans un système de places, alors qu'il s'agit plutôt ici de projection dans un écheveau de parcours possibles, avec des bifurcations plus ou moins aléatoires, plutôt que de "positionnement".

Et, si l'on sort du déterminisme "balistique" pour s'intéresser aux projets que formulent les travailleurs en cours de carrière, on verra dans la seconde partie que ces projets eux-mêmes ne procèdent que rarement d'une rationalisation des contraintes figurant la rigidité d'un ordre social que l'individu poserait comme intangible (ce qui fait, sans doute, que les projets sont formulés beaucoup plus en termes de position dans la société - mais une société mouvante- que de carrière professionnelle stricto sensu, se déroulant dans une société que l'on imagine a priori inchangée).

Si l'on revient à la France, la question se pose alors du crédit que l'on doit accorder d'une part à l'élimination grandissante des déterminations proprement sociales dans les biographies, d'autre part à la (sur) valorisation des interprétations des trajectoires en termes de réalisation d'une stratégie formulée en termes économiques (même s'il s'agit de rendement de capitaux symboliques). La biographie est fondée sur une position préalable, le statut de la famille, qui permet de dessiner une trajectoire probable (que l'on interprète cela en termes d'*habitus* de classe ou non). Ensuite, l'individu, dans un espace de liberté très restreint, opérera des choix; par exemple, il se mariera, mais pas avec n'importe qui; il fera tel ou tel CAP, ou telle ou telle grande école, mais de toutes façons l'un et non l'autre; il aura deux ou trois enfants, mais pas 0 ou 6 etc... Ce qui, dans une étude latino-américaniste, apparaîtrait comme une détermination externe, certes, mais banale dans son occurrence (licenciement, changement complet d'activité (un ouvrier qui devient vendeur ambulant, par exemple), perte des droits sociaux, séparation du couple etc...) est alors décrit comme "crise" dans une biographie européenne. On arrive à ce paradoxe qu'une approche sociologique fort en vogue ne fait plus intervenir le social qu'à deux titres: soit il est donné, supposé connu, et n'est plus qu'un "background"; soit il intervient comme accident, anomalie génératrice

---

(11) C'est seulement chez les travailleurs jeunes, et dans des situations particulières - comme, justement, celle de Camaçari, où la plupart des entreprises industrielles exigent un cursus secondaire (le plus souvent complet) de leurs ouvriers- qu'on voit mettre au premier plan une utilisation rationalisée de l'institution scolaire. Ce qui n'empêche pas que l'école joue dans les autres situations - comme on le verra plus bas- un rôle important, mais plutôt en tant qu'élément de constructions phantasmatiques.

de crise.

A mon sens, cette dérive de la sociologie affecte également d'autres sciences sociales, particulièrement en France. Un exemple typique en est la "théorie de la régulation" en économie, ou du moins certains usages qui en ont été faits. Le concept central dans cette théorie qu'était celui de "rapport salarial" n'apparaissait, à la fin des années 70, que périodisé. Et, petit à petit, le "rapport salarial fordiste (ou monopoliste)" a perdu son dernier adjectif. Alors que ce rapport salarial fordiste désignait une forme très particulière de rapport salarial (tellement particulière qu'elle contredisait la plupart des caractéristiques du rapport salarial tel que le présentaient toutes les théories économiques, en particulier son caractère marchand), on s'est mis à appeler "rapport salarial" tout court le rapport salarial fordiste. "On", c'est-à-dire les économistes de la régulation, mais aussi leurs adversaires, et les sociologues. C'est une forme totalement a-typique de relation salariale qui est devenue celle-ci même, et d'autres situations (par exemple latino-américaines) sont décrites comme a-typiques au nom de ce seul argument. Et, alors que la nature du rapport salarial (et, en particulier la question de savoir entre quels agents, et par quelles médiations, est établi ce rapport) était, primitivement, au coeur de l'analyse de l'école de la régulation, elle a fini par en disparaître au profit d'une vision où la société (définie comme "salariale" et non plus capitaliste) n'apparaît plus comme structurée que par des classements et les comportements de mobilité à l'intérieur de ces classements (12).

\*

\* \*

L'approche biographique, appliquée à la France, voit de plus en plus, avec le temps, se limiter son apport ; quand, à l'heure actuelle, on interroge des gens âgés, on trouve encore trace de bouleversements sociaux qui intervenaient directement sur les destins individuels, tout en laissant un caractère "ouvert" aux trajectoires: l'exode rural et l'industrialisation d'après-guerre, l'émergence et le gonflement de la catégorie des "cadres", la baisse de la fécondité etc... Ce que certains ont appelé la "fixation viagère dans le salariat", la généralisation de l'Etat-providence (et de la scolarisation), la diffusion d'une forme de salariat issue du modèle de la fonction publique (stabilisation, progression à

---

(12) Le livre d'Aglietta et Brender [Aglietta, M. et Brender, A., 1984] paraît tout à fait significatif de cette dérive; un point remarquable est que, malgré son titre, il ne donne jamais une définition théorique du rapport salarial, dont on dit par ailleurs qu'il définit la société "salariale" par opposition à la société "bourgeoise".

l'ancienneté, modèle de stratification hiérarchique), tout cela tend -du point de vue du sociologue- à réduire le champ des incertitudes; tout n'est plus affaire que de plus ou moins bonne gestion d'un capital de départ (l'individu a-t-il choisi la bonne filière scolaire; pourquoi a-t-il accédé à la propriété du logement...?); mais l'idée selon laquelle les trajets individuels sont en eux-mêmes constitutifs des rapports sociaux (et ne sont pas seulement un moyen de leur répétition) disparaît, alors que cette idée reste très présente en Amérique latine. Heureusement qu'il reste de vraies crises (la crise sociale se doublant d'une crise individuelle) à se mettre sous la dent: restructurations industrielles, chômage de longue durée... Dans ces cas, la biographie peut retrouver un statut d'instrument scientifique, mais en prenant acte qu'il n'y a de sociologie que des marges.

En fin de compte, le statut de "preuve" de l'approche biographique se trouve bien précaire; en Amérique latine, ce qui est prouvé, ou tout au moins confirmé, est une typologie de trajectoires dont il est impossible d'estimer précisément le degré de probabilité, sauf à faire une confusion méthodologique entre "cycle de vie", vu en statique, et "trajectoire", vue en dynamique. Et les vertus prédictives de cette approche sont quasi-inexistantes. Par contre, l'extraordinaire richesse du matériau biographique, due, justement, au caractère relativement ouvert des trajectoires, en fait un instrument indispensable de la recherche. Mais l'intégration des niveaux "micro" et "macro" de l'analyse pose des problèmes énormes, problèmes précisément le plus souvent escamotés par l'usage en tant que "preuve" de récits biographiques présentés à l'appui d'une thèse macro-sociale. Dans les situations européennes, la biographie tend de plus en plus à avoir une fonction d'illustration d'une vision non-dite de la société et, par conséquent, à jouer un rôle d'appui à une théorie des comportements sociaux, sans que ces derniers viennent en retour enrichir une thèse sur les rapports sociaux. Cet ensemble d'obstacles méthodologiques n'est pas, selon moi, sans bloquer l'analyse des stratégies (particulièrement les stratégies d'insertion sur le marché du travail).

## **2- Projets professionnels et stratégies : peut on parler de stratégies familiales ?**

L'idée commune de stratégie est née de la guerre; en ce sens la stratégie est beaucoup plus qu'un comportement utilitariste rationnel (adapter des moyens à ses fins, celles-ci étant formulées en termes de maximisation d'une variable, et utiliser au mieux ses moyens). Bien sûr, la stratégie comporte cela, mais elle est beaucoup plus: il n'y a de stratégie que vis-à-vis d'un adversaire, non seulement incomplètement connu, mais qui a lui-même une stratégie. Il ne s'agit donc pas seulement "d'information imparfaite", mais d'imprévisibilité totale, qui suppose que l'agent non seulement construise plusieurs scénarios, mais aussi la

procédure de modification de ces scénarios en fonction du déroulement de la stratégie de l'adversaire.

On retrouve cette conception de la stratégie, dans certains jeux justement appelés "stratégiques", dans certains textes de sciences politiques, et dans certains ouvrages sur la "gestion stratégique des entreprises". Par contre, cette conception complexe tend à disparaître de la sociologie, au profit d'une notion édulcorée à connotation utilitariste: on parlera de stratégie dès lors qu'il y aura un projet à long terme et portant sur un point important (13). Bien sûr, dans une sociologie où les sujets sont des classes sociales, le modèle "militaire" peut prévaloir. Mais, dans une sociologie centrée sur l'étude de l'individu dans la société (et où les classes sont donc réduites à un ensemble d'individus de mêmes caractéristiques), la "stratégie" désigne en fait le mode de conduite d'un projet.

On ne s'étonne plus, alors -dans la sociologie française-, du gigantesque poids de l'institution scolaire dans la formulation de ces stratégies, ce qui les fait nécessairement apparaître comme familiales (la formation continue ne jouant, malgré tout, que marginalement son rôle supposé de "deuxième chance"). Du côté des parents (âgés, mettons, de plus de trente ans), les choses semblent jouées, et ceci s'appuie sur des données incontestables (le débat peut porter sur la date, -l'université, le secondaire, le cours préparatoire, l'apprentissage du langage...- où les choses se sont jouées, pas sur le fait qu'elles le soient): le parcours scolaire détermine très étroitement la carrière professionnelle (niveau hiérarchique de départ, branche et type d'activité, niveau d'aspiration...) (14). Les choix stratégiques de premier rang des parents portent donc sur l'école des enfants, ceux de second rang étant moins importants, sinon carrément subordonnés (déménager pour que l'enfant soit dans un meilleur collège, limiter les naissances pour assurer de bonnes conditions à chaque enfant etc...). Ce qui est parfois nommé stratégie et échappe à ce domaine relèverait plutôt de la tactique. Ainsi en est-il, par exemple, des stratégies de formation d'un "capital social"

---

(13) Ce qui est "long" et ce qui est "important" sont, bien sûr, laissés à la discrétion du sociologue. En général, en France, la liste est standardisée (mais pas pour autant justifiée): choix de filières scolaires, premier emploi, mariage, choix de fécondité, accès à la propriété du logement et, éventuellement, réorientation professionnelle et mobilité géographique. L'adoption implicite de cette liste limitative d'éléments stratégiques fait que, nécessairement, l'apparition d'un autre élément dans un groupe social (l'habillement, comme chez les "sapeurs", la performance sportive...) fera soit qualifier ce groupe de marginal, soit interpréter l'intervention de cet élément comme palliatif à l'échec d'une stratégie conforme.

(14) Ce qui fait qu'on peut faire toute une sociologie des groupes sociaux (les énarques, les BTS d'électronique...) en les définissant par la filière scolaire suivie -fut-ce trente ans auparavant- sans grandes chances que cette procédure d'identification soit contestée.

parfois décrites: tel énarque sera plus habile que tel autre dans l'utilisation d'un réseau de relations. Mais de toutes façons, le "capital social" de l'OS du textile sera bien loin du leur; il ne s'agit là que de ré-aménagement tactique, comme un général qui utilise plus ou moins bien une position conquise.

Mais - en admettant pour l'instant cette simplification un peu caricaturale de la polarisation des stratégies des familles sur la question scolaire- le problème est alors de savoir s'il s'agit réellement d'une stratégie "familiale". Pour ce faire, il faudrait qu'on puisse identifier la famille comme objet de cette stratégie, sur le même mode que l'individu pour les stratégies individuelles. En effet, du côté du sujet de la stratégie, on peut effectivement admettre qu'il puisse y avoir une décision "familiale" sans qu'il y ait accord unanime des membres de la famille (tous les cas de figure pouvant se rencontrer, de la procédure démocratique à l'autocratie patriarcal); et c'est bien le côté "objet" de la stratégie qui prime. Du côté de l'objet de la stratégie, qualifier de "stratégie familiale" les choix portant sur la scolarité des enfants revient à identifier la famille à une lignée; en effet, en admettant que (dans le cas de la France contemporaine) la position économique et, pour une bonne part, la position symbolique des parents restera peu dépendante de la "réussite" des enfants, c'est un ensemble: parents-enfants saisi diachroniquement (une lignée) et non un groupe social à un moment donné, ayant des ressources communes, une division du travail, des relations affectives et sexuelles... bref, l'acception commune du mot: "famille", qui sera l'objet de la stratégie.

On en arrive à l'idée que, pour parler de "stratégie familiale", un certain nombre de conditions sont requises. Tout d'abord qu'il existe un projet sinon formulé par toute la famille ("démocratiquement"), au moins formulé par un ou plusieurs de ses membres se définissant à se moment comme tel(s) (le "chef de famille", "les parents" etc...). Ensuite que ce projet porte sur le groupe familial, et que les changements éventuels de position de chacun dépendent du changement de position du groupe; et que les moyens mis en oeuvre pour y parvenir, affectent non seulement tous les membres de la famille (et pas un seul), mais aussi les relations qu'ils entretiennent. Enfin, pour différencier la stratégie de la tactique, il faut que le projet non seulement affecte profondément et durablement la famille, mais qu'il mette également en jeu d'autres acteurs sociaux ayant un comportement dynamique et relativement imprévisible, auquel il faudra s'adapter.

\*

\* \*

Il semble que, en Amérique latine, un cas particulier soit assez

typique de telles "stratégies familiales" vues restrictivement : la formation d'une micro-entreprise familiale, généralement (comme on l'a vu plus haut) à un moment particulier du cycle de vie du "chef de famille", autour de 40 ans (15). Tout d'abord, de multiples études statistiques aussi bien que monographiques montrent que la majorité, voire la totalité, des micro-entrepreneurs dans une ville donnée sont passés par le salariat "formel", pour une durée de quinze à vingt ans (interrompue, cependant, plus souvent par des passages par l'informalité - commerce ambulant en particulier- au Brésil qu'en Colombie ou au Mexique). Les enquêtes détaillées sur les modalités de constitution de la micro-entreprise montrent, malgré la diversité des cas, quelques constantes. Tout d'abord, une relative indépendance entre la profession et la qualification de départ et l'activité de la micro-entreprise; ainsi voit-on les anciens employés de bureau être plus nombreux que les anciens ouvriers de la métallurgie dans les micro-entreprises de la métallurgie de Bogota [Zorro Sanchez et alii, 1984], ou les anciens ouvriers de la pétrochimie de Bahia se diriger vers le petit commerce. On peut l'expliquer par le fait que l'apprentissage de l'écrit, de codes et de techniques de gestion, et la capacité à former une épargne sont plus importants que la connaissance des techniques de production proprement dites (dans le premier cas), ou que cette mobilité est avant tout l'occasion d'échapper à de dures conditions de travail (dans le second). Et ceci montre en tous cas que cette mobilité est bien une rupture: le travailleur passe de la dépendance salariale à l'autonomie (au moins apparente) du micro-entrepreneur. Dans la quasi-totalité des cas un au moins des membres de la famille se met à travailler avec le père, et, dans de nombreux cas, deux (l'épouse et un enfant) (16) : la division familiale du travail change donc complètement de nature (alors que tel n'est pas le cas quand un des membres de la famille passe, isolément, du salariat au non-salariat, ou inversement), y compris en ce qui concerne l'articulation: travail domestique - travail inscrit dans la sphère marchande (ce qui ne signifie pas pourtant une diminution de la part des femmes dans le premier). Cet établissement de la micro-entreprise mobilise les ressources - en travail, en épargne, en temps- de toute la famille restreinte, s'appuie souvent sur la famille élargie (crédit familial informel), et produira un revenu familial et non une série de revenus individuels. Enfin, à l'occasion du débat sur la "formalisation du secteur informel", plusieurs auteurs ont montré (17) qu'on pouvait identifier une

---

(15) Répétons que, si le sens du début de la première partie était de relativiser l'importance présente et à venir de cette mobilité vers le non-salariat dans la structuration du marché de l'emploi, il n'était pas de nier que cette trajectoire ait été très fréquente dans les vingt années passées.

(16) On peut situer, du nord au sud du continent, la taille moyenne de ces micro-entreprises autour de 2,3 personnes; et les "dépendants" du micro-entrepreneur (aides familiaux ou salariés) sont en moyenne environ trois fois sur quatre membres de sa famille restreinte.

(17) J'ai déjà développé cette question dans [Lautier, B., 1987]; aussi ne redonnerai-je pas



"logique familiale de reproduction", qu'on pouvait opposer à une "logique capitaliste"; très sommairement, on s'est aperçu que, contrairement aux espoirs de certaines organisations internationales ou gouvernements, les micro-entreprises familiales voyaient leur taille "plafonner" quand on les aidait (entre deux et trois actifs), et que le supplément de ressources (revenu direct ou crédit) était employé à améliorer les conditions de vie de la famille (logement, éducation principalement), plutôt qu'à investir et employer des salariés pour se transformer en petite firme capitaliste; ce qui montrerait que la reproduction du groupe familial est bien le déterminant majeur de la constitution comme du fonctionnement de la micro-entreprise.

Nous serions donc en présence de toutes les composantes d'une "stratégie familiale", si une ambiguïté ne demeurait. En effet, l'interprétation de la série d'actes qui a mené à la constitution de la micro-entreprise familiale en termes de stratégie est facilitée par le fait que cette micro-entreprise apparaît en rupture avec les rapports sociaux dominants (en gros: elle n'est ni capitaliste ni salariale). Le projet familial se polarise donc autour de cette visée d'indépendantisation, et c'est ce qui lui donne son image de cohérence.

Si l'on s'intéresse à ce projet en termes de représentations (et pas seulement en termes de ressources à mobiliser etc...), les choses sont cependant plus complexes. Dans un premier temps, les interviews font ressortir effectivement une volonté d'échapper à la sujétion salariale. Ce peut être par le retour à la terre, surtout pour les déracinés récents, ou par la création d'une micro-entreprise urbaine, ou encore par le passage au travail indépendant. Ainsi, au pôle industriel de Camaçari, quand les travailleurs ne peuvent espérer sortir de la sujétion salariale par l'accès à des postes de commandement, le modèle dominant est celui de la fuite hors du salariat en quittant la grande entreprise pour s'établir dans le secteur informel: "Et, d'ici cinq ans, au plus dix ans, crier: liberté ! Vivre indépendant, peut-être même ne plus travailler pour personne "[Agier, M. et Castro, N., 1989, p.12].

Mais, dans un cas comme dans l'autre, il ne faut pas prendre ces discours pour argent comptant: " le rêve construit autour du travail autonome, qui s'appuie sur une possible accumulation salariale," après quelques années de plus, crier: liberté!', (est) d'autant plus présent dans les discours qu'il a peu de chances de se réaliser. Les travailleurs salariés des nouvelles industries de process ont atteint un style de vie qu'ils réussiraient difficilement à reproduire comme travailleurs indépendants plongés dans les difficultés et les incertitudes du 'secteur informel' "[Agier, M. et Castro, N., 1989, p.28]. En ce qui concerne l'aspiration du retour à la terre, elle a également peu de chances de se réaliser; mais,

si l'on suit Paola Cappelin-Giuliani, on ne peut pas pour autant en faire une "aspiration régressive et nostalgique, fruit du manque de conscience collective de la classe prolétarienne" [Cappelin-Giuliani, P., 1986, p.87], puisque cette aspiration est doublée de conditions (propriété du sol, modification des relations de production et de commercialisation) qui en font une remise en cause des rapports de pouvoir. L'expression du désir de retour à la terre, comme de l'établissement dans le travail indépendant, exprime avant tout une position par rapport aux conditions actuelles; bien sûr, si la terre était à soi, si le travail du commerçant rapportait plus que celui d'ouvrier au pôle pétrochimique, ce projet deviendrait "stratégique"; mais, dans ces deux cas, il est avant tout une façon de supporter sa situation présente.

Ce décalage entre "projets" ou "aspirations" et conduites postérieures effectives se retrouve de façon assez générale, sauf, sans doute, dans le cas des micro-entrepreneurs "haut de gamme", qui ont réussi leur mobilité, et dont on a noté plus haut la surreprésentation dans les enquêtes. L'interrogation des micro-entrepreneurs et des indépendants, a posteriori, sur leur projet avant la mobilité devrait permettre de préciser ce qu'il est advenu de ce décalage, une fois la mobilité effectuée. Mais, au lieu de mener à la conclusion que ce sont ceux chez qui ce décalage n'a pas existé qui se sont effectivement établis dans le secteur informel, c'est un autre type de décalage qui apparaît. Je m'appuierai ici sur les enquêtes menées par Manoel Malaguti auprès de vendeurs (ambulants ou à postes fixes) et "fréteurs" (petits transporteurs en camionnette) de Campina Grande, Paraíba, Brésil (18). La majorité sont des travailleurs indépendants, quelques-uns micro-entrepreneurs (employant un ou deux fils, parfois un ou deux salariés). Ce qui frappe, tout d'abord, c'est le caractère heurté de la trajectoire passée, où n'apparaissait aucun projet stratégique. Ainsi, un fréteur a été successivement: agriculteur, cordonnier, musicien indépendant, commerçant détaillant, vendeur de charbon, photographe indépendant, et les qualifications de cordonnier, photographe et musicien (!) ont été acquises sur le tas; un autre a été agriculteur, commerçant en pneumatiques usés (propriétaire de sa boutique), propriétaire d'un bar, salarié d'une imprimerie, mécanicien (salarié), cordonnier. Etc...

La seconde chose qui frappe, c'est l'énorme différence entre la taille de la famille d'origine (en moyenne une dizaine de frères et soeurs, parfois plus de quinze) et le nombre d'enfants des enquêtés (trois en moyenne). Cela donne un élément pour confirmer ce qui a été dit dans la première partie sur l'importance de "l'effet de génération", mais surtout

---

(18) cf. [Malaguti, M.L., 1990]; l'enquête a été menée fin 1989, sur la base d'entretiens approfondis (une quarantaine), centrés sur la question des représentations des trajectoires et de la perception par les non-salariés de leur position par rapport au salariat. Je suis évidemment seul responsable de l'interprétation que je fais de ce travail.

cela concourt à donner le sens des projets exprimés. En effet, la grosse majorité de ce type de travailleurs "informels" est analphabète; certes, on note souvent un passage à l'école de plusieurs années, mais il se combine en général avec le travail de l'enfant, et on connaît la très mauvaise qualité de l'enseignement primaire rural dans le Nordeste. La migration arrive en général dans l'adolescence; seuls sont accessibles des emplois de salarié très dévalorisés (ouvrier de la construction, salarié non qualifié de micro-entreprises) et payés très près du salaire minimum. Avec les années, l'accoutumance à la ville, l'établissement de réseaux de relations, sont tentées des expériences dans le travail indépendant non déclaré, contemporaines, d'ailleurs, du mariage (un manoeuvre célibataire de la construction se marie rarement, à la fois à cause des bas revenus, souvent de l'absence de domicile fixe, et de l'image du métier; sortir de ce métier, c'est aussi une "stratégie matrimoniale"). Même quand cet emploi indépendant aboutit à un échec, il apporte des revenus supérieurs à ceux de l'activité antérieure. Quand, enfin, l'individu devient commerçant de rue ('fiteiro') ou 'fréteur', il a réussi à accumuler un petit capital (la camionnette, la petite boutique), aidé souvent par des membres de sa famille (père ou frère).

、 Dans ces deux métiers, les revenus moyens sont autour de trois salaires minimums, parfois plus (jusqu'à cinq), quand il y a un salarié, ou un fils qui "aide"; tous les enquêtés, quand on leur demande quels étaient les projets que leurs parents avaient pour eux, ont des réponses du type : "docteur" (19) ingénieur", "dentiste"... , bref, un ensemble de carrières de "professionnels" - salariées et non salariées-, toutes étroitement liées aux études; inévitablement, ils interprètent leur trajectoire comme étant due à l'échec scolaire, qu'ils réfèrent d'ailleurs plus aux conditions familiales (nombre d'enfants, revenus des parents qui les ont poussés au travail) qu'au système scolaire lui-même.

Quand l'interview passe aux raisons qui les ont poussés au travail indépendant, tous les interviewés parlent d'abord de l'indépendance: pas de chef sur le dos, on choisit ses horaires.... Mais, très vite, on voit qu'il s'agit d'un faux-semblant: tous sont présents tous les jours à la même heure (et ont d'ailleurs des horaires de travail très longs, autour de 13 heures quotidiennes); tous parlent de la dépendance vis-à-vis du marché, de l'humiliation que leur font subir les clients. La raison du choix de la profession n'affleure que quand on passe aux projets pour les enfants: docteur, ingénieur, dentiste, bref, "professionnel", au travers des études. On veut pour l'enfant un emploi sûr, considéré, avec une retraite, et pas un emploi de micro-entrepreneur (même avec des revenus supérieurs). Mais, pour cela, il faut pouvoir payer des études aux enfants.

On peut penser, à la suite de Manoel Malaguti, qu'il n'y a pas là

---

(19) Non au sens français, mais au sens brésilien: celui qui est allé à l'université .

de désir de fuite hors du salariat en soi, de goût pour l'indépendance etc... qui aurait mené à ce type de travail (20). En fait, l'image de référence est bien le salariat, dans sa partie qualifiée (auquel on adjoint les "professions libérales"). La première expérience salariale aboutit à la prise de conscience que, sans avoir fait d'études, ce "haut de gamme" du salariat ne peut être atteint. L'emploi indépendant ou de micro-entrepreneur, parce qu'il génère des revenus moins éloignés de ceux des "professionnels" (et joint à la diminution du nombre des enfants) permet de donner une consistance au phantasme qu'on a reconstruit a posteriori comme étant celui de son enfance. Il s'agit, si l'on peut dire, d'une stratégie de contournement du barrage scolaire, pour retrouver l'emploi formel à un haut niveau. Cette stratégie vaut pour les fils; mais il y a aussi une polarisation du projet pour les filles sur l'école, avec un autre objectif (sans doute aussi irréaliste): faire un bon mariage.

Il est difficile de démêler ce qui, dans ces projets, relève de la stratégie et ce qui relève du phantasme (21). Cependant, ce type d'enquêtes permet de mettre en évidence la complexité des stratégies familiales. Si l'on s'en tient à l'historique de l'activité, ou de la micro-entreprise, on en déduira qu'il y a bien une stratégie "d'indépendantisation", de création d'un emploi un peu meilleur que l'emploi salarié précédent, et que toute la famille se mobilise autour de ce projet. Or, il apparaît que l'objectif est ailleurs, et plus éloigné dans le temps. Le "désir d'indépendance" n'est que le masque de l'aveu d'un échec - en termes d'accès à une profession valorisée-, échec partiellement compensé parce qu'il donne (espère-t-on, ou rêve-t-on) les moyens matériels de le surmonter à la génération suivante. S'il y a une stratégie, elle apparaît comme très disséminée dans le temps, se constituant plus ou moins confusément au cours d'une succession d'emplois, mêlant projets réels et réalisables, projets irréalisables, et pseudo-projets construits phantasmatiquement qui permettent de reconstruire son passé pour en donner une image supportable.

---

(20) Manoel Malaguti écrit à ce propos, commentant l'interview d'un frèreur: "les restrictions face au salariat ne sont que financières. Un salaire plus élevé effacerait un quelconque désir 'd'indépendance': l'indépendance affirmée n'est pas la négation du salariat en général, mais bien d'un de ses niveaux spécifiques. Autrement dit: l'indépendance affirmée reflète le désir de la dépendance dorée des couches élevées du salariat. Elle est le cri de douleur de l'amant refoulé" ("Résumé commenté des interviews de détaillants et de frèreurs", juillet 1990 p.21 -non publié).

(21) Par exemple, un interviewé déclare avec force qu'il ne veut pas que ses fils fassent le même métier que lui ("je ne veux pas. On souffre trop. Regarde mes mains"); il veut pour eux un "emploi comme docteur". Mais, s'ils n'arrivent pas à faire de bonnes études ? demande M. Malaguti: "En ce cas, ils seront obligés de faire ce que je fais"; et , plus loin: "je leur apprend déjà à conduire, parce que s'ils ne trouvent pas autre chose, ils viendront travailler avec moi". En fait, ses fils l'aident déjà. [Malaguti, M., 1990, op. cit. p.34]

Il apparaît alors que l'élément fondamental de la constitution des stratégies, ce n'est ni un calcul rationnel fondé sur une probabilisation des avènements possibles, ni un simple "rêve"; ce serait plutôt, la représentation du décalage entre le désiré et le probable. Ce décalage n'est pas le signe d'un "mauvais stratège"; il est l'expression que les stratégies se bâtissent à la fois aux deux niveaux, le rêve et les conduites concrètes, et que les deux s'entraînent mutuellement, tout en produisant un discours en apparence très contradictoire.

Il ne semble pas, alors, qu'on puisse opposer les situations des travailleurs "fixés", "avec carrière" d'un côté (proches des exemples français) et les autres, au nom de ce que les seconds auraient seulement des "stratégies de survie", et les premiers des stratégies portant sur le capital scolaire. D'un côté, il semble évident que, au Brésil comme dans le reste de l'Amérique latine, l'école joue un rôle de plus en plus important dans la constitution des stratégies familiales de toute la population, et ce bien que- en Amérique latine- l'idéologie de l'égalité des chances soit fort peu prégnante. La structure du système scolaire fait que, plus encore qu'en France, la question des ressources économiques de la famille est déterminante dans l'accès aux niveaux scolaires élevés, et que les aspects économiques et scolaires des stratégies familiales sont étroitement mêlés. Et ceci vaut également dans le secteur informel, même s'il peut y avoir un décalage important entre projets exprimés et conduites réelles. D'un autre côté, l'idée de "stratégie de survie" soit est triviale (le salariat formalisé est aussi une stratégie de survie), soit est auto-contradictoire (elle signifierait en fait qu'on n'a pas de projet, pas de mobilisation de ressources à long terme, et seulement des tactiques, dans le secteur informel). En fait, ceux qui n'ont apparemment que des stratégies "de survie" ont des stratégies très complexes, portant sur un ensemble de rapports sociaux, parce que justement leurs représentations et aspirations sont déterminées par une imbrication de ces rapports, et pas simplement par une "place".

Pour finir cette partie, force est d'admettre que l'évaluation de son hypothèse initiale, selon laquelle il est plus facile de repérer les "stratégies familiales" au sens restreint ("militaire") en Amérique latine, n'aboutit à aucune conclusion catégorique. Un point qui vient à l'appui de sa pertinence est le fait que les trajectoires paraissent moins rigoureusement prédéterminées (par le parcours scolaire) et présentent plus de bifurcations possibles, où sont prises autant de décisions "stratégiques". Un autre élément allant dans le même sens est l'importance quantitative des situations où la famille est également l'unité de production, et où les conduites de ses membres -antérieures même à la formation de l'unité familiale de travail- peuvent être interprétées comme orientées par un projet familial. Mais, inversement, il semble aussi que ces stratégies soient de plus en plus (étant donné le

poids grandissant de l'institution scolaire) des stratégies "de lignée", plus que "familiales" (si l'on admet la pertinence de la distinction), se rapprochant en cela des situations décrites par la sociologie française.

\*

\* \*

Pour conclure, et proposer des pistes pour sortir de cette indétermination, il semble qu'il faille revaloriser le niveau des représentations. On a vu, sur quelques exemples latino-américains, à quel point le décalage entre le souhaité, l'exprimé et le possible pouvaient être important dans l'interprétation des projets et des conduites. C'est ce décalage qui est en lui-même significatif, pour peu qu'on n'en prenne pas prétexte pour conclure à l'irrationalité du sujet chez qui il apparaît. En particulier, c'est l'existence de ce décalage qui permettra des réajustements stratégiques si les déterminants sociaux des trajectoires changent rapidement et profondément, comme on l'a vu dans la première partie.

Si l'on fait un retour sur la sociologie française, il est possible qu'il y ait là une voie pour permettre de faire intervenir l'étude des stratégies dans l'approche biographique. Si la vision en termes "balistiques" est si prédominante dans les récits biographiques, c'est, semble-t-il, d'abord parce que ce décalage est passé sous silence. Du fait que le sujet a réalisé ce qui était objectivement possible - et probable - on conclut généralement un peu vite que c'est ce qu'il a subjectivement souhaité; et, quand tel n'est pas le cas, il est tentant de se débarrasser du problème en parlant de rêve ou d'irrationnel. Or, peuvent très bien coexister un système de déterminations objectives, des visées à long terme "objectivement irréalistes" (pour le sociologue), des pratiques à court terme réalistes, la perception des décalages entre ces éléments et, en même temps, la négation de ces décalages. C'est, finalement, cette combinaison complexe qui fait que la situation sociale, dans certains moments, reste "ouverte", comme elle l'est en ce moment en Amérique latine et comme elle l'a été dans la France de l'après guerre. Et, à l'heure actuelle en France, si elle paraît "fermée", ce peut aussi bien être l'effet de la méthode de ceux qui aboutissent à cette conclusion que l'effet de la disparition des stratégies familiales au profit de conduites sur un itinéraire balisé.

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES-

AGIER, M. et CASTRO N., 1989: "Et d'ici cinq ans, crier; liberté ! Projet ouvrier et destins personnels parmi les travailleurs et les leaders syndicaux de la nouvelle industrie de process à Bahia (Brésil)", in: Pratique sociales et travail en milieu urbain- n° 11 décembre, ORSTOM-SUD

AGLIETTA M. et BRENDER A. 1984: Les métamorphoses de la société salariale. La France en projet- ed .Calmann-Levy

BOURDIEU P., 1980: Le sens pratique- ed. de minuit

CAPPELIN-GIULIANI P., 1986: "Réflexions à propos du projet de reproduction des salariés. Une étude de cas: l'Etat de la Paraíba, Brésil, in: Carnets de Ateliers de recherche: les salarisation ambigües- n° 7, mars, Université d'Amiens.

de CONINCK F. et GODARD F., 1989: "L'approche biographique à l'épreuve de l'interprétation . Les formes temporelles de la causalité", in: Revue française de Sociologie-, vol XXXI , pp.23-53

HENAO, M.L., LOPEZ CASTANO H. et SIERRA, O., 1986: El sector informal urbano. estructura, dinamica y politicas-, CIE, Universidad de Antioquia, Medellin.

HENAO, M.L., LOPEZ CASTANO H. et SIERRA, O., 1987: "Sector informal: entronque economico y desconexion juridico-politica con la sociedad moderna", in : El problema laboral colombiano (informes de la mision Chenery)- Controlaria general de la Republica, Bogota, t.2

LAUTIER, B., 1987: "Fixation restreinte dans le salariat, secteur informel et politique d'emploi en Amérique-latine" in: Tiers Monde- n°110, avril-juin

LAUTIER, B., 1990 a): "La girafe et la licorne - secteur informel et système d'emploi en Amérique latine", in: Informalité, formation et emploi: une comparaison entre la Colombie et le nordeste brésilien-, rapport de recherche GREITD-CREPPRA, Université de Picardie-Ministère de l'éducation nationale, pp.47-206

LAUTIER, B., 1990 b): Formes d'emploi et exclusion sociale- Séminaire du GEMDEV: "Avenir des tiers-mondes" à paraître.

LOPEZ CASTANO H., 1987: "Secteur informel et société moderne: l'expérience colombienne", in: Tiers Monde- n°110, avril-juin

LOPEZ CASTANO H., 1989: "Le secteur informel, substitut d'un système d'assurances sociales en Colombie ?" in: Problèmes d'Amérique Latine-, n°92, octobre

MALAGUTI, M.L., 1990: "Transcriptions littérales et résumés commentés d'interviews de commerçants ambulants, détaillants, frêteurs et chauffeurs d'autobus à Campina Grande, Paraïba, Brésil", 6 vol., non publié.

PASSERON J.C., 1989: "Biographies, flux, itinéraires, trajectoires", in: Revue française de Sociologie-, vol XXXI , pp.3-22

ZORRO SANCHEZ C. et alii, 1984: Las unidades de pequena escala en Bogota ("sector informal")- ; Informe final, SENA-CIID, Bogota, 4 vol.



les cahiers  
n° 14 - 1991

**L'APPROCHE BIOGRAPHIQUE  
PROCESSUS D'INSERTION URBAINE ET TRAVAIL**

Brésil, Équateur,  
France, Inde,  
Japon, Sénégal